

MARGUERITE YOURCENAR

de l'Académie française

**Le Temps,
ce grand
sculpteur**

essais

nrf

GALLIMARD

I

*Sur quelques lignes
de Bède le Vénérable*

Cume an spearwa...

Un cycle nouveau commence ; à travers les dernières feuilles sèches du précédent automne percent comme des dards les premières tiges vertes. Nous sommes à cette période de fonte des neiges et de vent aigre où un christianisme encore presque neuf, importé d'Orient par l'entremise de l'Italie, lutte dans les régions du Nord contre un paganisme immémorial, s'insinue comme le feu dans une vieille forêt encombrée de bois mort ; c'est l'aube tempétueuse du VII^e siècle. Les plus surprenantes paroles qui nous soient parvenues au sujet de ce passage d'une foi à une autre, des dieux à un Dieu, nous arrivent par le truchement de Bède le Vénérable, qui les consigna à plus de cent ans de distance, sans doute dans son monastère de Jarrow où, entouré d'un monde en chaos, il composait en latin sa grande histoire des établissements chrétiens de l'Angleterre. Elles ont été prononcées par un thane (autant dire un chef ou un noble) du Northumberland, appartenant au puissant groupe saxon mâtiné de celte qui occupait en ce temps-là le nord de l'île britannique.

La scène se passe aux environs de York, où les édifices du vieil Eburacum, capitale romaine qui vit mourir Septime Sévère, n'en étaient encore qu'au premier stade de leur existence de ruines, mais sans doute paraissaient déjà au thane et à ses contemporains situés dans une antiquité sans âge. Il y a deux cents ans environ que l'empereur Arcadius, dans une proclamation aux habitants de la Grande-Bretagne, leur a annoncé que les légions repassaient la mer, les laissant se défendre seuls contre les envahisseurs. Depuis lors, on s'est débrouillé comme on l'a pu.

Bède a mis en latin les paroles du thane ; il faudra encore un siècle et demi, peu s'en faut, pour qu'Alfred le Grand, dans les loisirs que lui laissera sa lutte contre les invasions danoises, retraduisse ce texte en un anglais resté très proche de l'ancien islandais et des divers parlars germaniques, mais qui, entre-temps, grâce à l'adoption de l'alphabet latin, a accédé à la dignité de langue écrite et a devant soi un bel avenir. Si je prends la peine de noter ces chassés-croisés linguistiques, c'est que trop peu de gens se rendent compte à quel point la parole humaine nous arrive du passé par relais successifs, cahin-caha, pourrie de malentendus, rongée d'omissions et incrustée d'ajouts, grâce seulement à quelques hommes comme Bède le contemplatif ou Alfred l'homme d'action, qui ont tenté, dans le désordre presque désespéré des affaires du monde, de conserver et de transmettre ce qui leur semblait mériter de l'être. Le bref discours du thane, on va le voir, est assurément de ceux-là.

Edwin, roi de Northumberland, alors le prince le plus puissant de l'Heptarchie britannique, venait de recevoir d'un missionnaire chrétien demande d'évangéliser sur son territoire. Il convoqua son conseil. Comme de juste, le grand pontife des divinités locales, un certain Coif, fut invité à par-

ler le premier. Le langage de ce prélat fut plus cynique que théologique :

« Franchement, roi, dit-il en substance, depuis le temps que je sers nos dieux et préside aux sacrifices, je n'ai été ni plus heureux ni plus chanceux qu'un homme qui ne prie pas, et mes supplications ont rarement été exaucées. J'approuve donc qu'on accueille un autre dieu meilleur et plus fort, s'il s'en trouve. »

Le prêtre avait parlé en pragmatiste ; le chef de clan qui suivit parla en poète et en visionnaire. Appelé à donner son avis sur l'introduction d'un dieu nommé Jésus en Northumberland, ce thane dont nous ignorons le nom élargit, si l'on peut dire, le débat :

« La vie des hommes sur la terre, ô roi, comparée aux vastes espaces de temps dont nous ne savons rien, me paraît ressembler au vol d'un passereau entrant par une embrasure de la grande salle qu'un bon feu, allumé au centre, réchauffe, et où tu prends tes repas avec tes conseillers et tes liges, tandis qu'au-dehors les pluies et les neiges de l'hiver font rage. Et l'oiseau traverse rapidement la grande salle et sort du côté opposé, et, après ce bref répit, venu de l'hiver, il rentre dans l'hiver et se perd à tes yeux. Ainsi de l'éphémère vie des hommes, dont nous ne savons ni ce qui la précède, ni ce qui la suivra... »

La conclusion du thane rejoint celle du pontife : puisqu'on ne sait rien, pourquoi ne pas faire appel à ceux qui, peut-être, savent ? Une telle vue est d'un esprit ouvert ; elle mène à accepter certaines vérités ou hypothèses sublimes, et parfois aussi à accueillir l'imposture et à culbuter dans l'erreur.

On ne sait comment opinèrent les autres membres du conseil, mais ces deux voix l'emportèrent. Le moine Augustin fut autorisé à prêcher le christianisme sur les territoires

d'Edwin. La décision, qui de toute façon aurait fini par être prise, étant dans l'air de l'époque, même si les conseillers du roi s'étaient prononcés autrement, était grosse de conséquences qui nous concernent encore : elle porte en soi l'île-monastère de Lindisfarne, havre de paix et de savoir dans des temps troublés, jusqu'au jour où des Vikings enfonceront leur hache dans le crâne des moines ; elle contient la cathédrale d'York et celle de Durham, celle d'Ely et celle de Gloucester, saint Thomas de Canterbury assassiné par les chevaliers d'Henry II et les riches abbayes que spoliera Henry VIII ; le catholicisme de Marie Tudor et le protestantisme d'Élisabeth, et des deux parts : les martyrs, des milliers de tomes de sermons et de prêches, et quelques écrits mystiques admirables, *Le Nuage de l'inconnaissance* et *Les Révélations* de Juliana de Norwich, les homélies de John Donne, les méditations de John Law et de Thomas Traherne, et, au moment où j'écris ces lignes, les catholiques et les protestants qui se descendent les uns les autres dans les rues de Belfast. L'Angleterre d'Edwin sort de son âge de bronze pour entrer dans la communauté européenne, qui à cette époque se confond avec la chrétienté. Après l'arrivée, puis le départ des légions romaines, la pénétration par les moines venus de Rome, et dans les deux cas les gains et les pertes, un ordre nouveau remplace une fois de plus l'ordre ancien, jusqu'à ce que cet ordre nouveau soit à son tour remplacé. Sans doute beaucoup d'entre nous se sont parfois demandé comment s'était opérée cette espèce de relève de dieux, quelles hésitations, quelles angoisses l'avaient précédée ou en étaient nées, ou encore quels élans de cœur elle avait suscités. Dans le cas au moins qu'a consigné Bède le Vénérable, nous voyons agir comme à nu chez l'un des opinants le cynisme le plus épais, assaisonné peut-être d'un certain

amour de la nouveauté pour elle-même (ce travers n'est pas que d'aujourd'hui), et sûrement d'un goût très vif pour les biens matériels que le dieu nouveau pourrait apporter. Chez l'autre orateur, dont le style poétique nous plaît davantage, un scepticisme profond qui est aussi un profond scepticisme, mais s'en remet de confiance aux lumières que pourrait apporter quelqu'un qui dit savoir. On ne peut, certes, généraliser sur ce seul exemple : voilà, du moins, ce qu'un pieux chroniqueur nous rapporte de la conversion du roi Edwin et de ses liges. La légèreté qui préside presque toujours aux affaires humaines ne semble pas avoir été absente de celle-là.

Si les lointains effets de cette décision furent grands, les résultats immédiats laissent perplexe. Le grand prêtre Coif, type par excellence du renégat qui fait du zèle, galopa jusqu'au temple qu'il desservait et en brisa les idoles, privant ainsi les musées de l'avenir de quelques-unes de ces statues à peine ébauchées, où la pierre pour ainsi dire remonte à la surface et abolit la gauche forme humaine, comme si le dieu figuré de la sorte appartenait davantage au monde sacré du minéral qu'à l'humain. Moins de trois ans plus tard, Edwin-le-converti fut tué sur un champ de bataille par un prince païen ; il se peut que son ex-grand prêtre et son thane mélancolique le furent avec lui. Je n'insinue pas que, fidèles à leurs anciens dieux, ils eussent été épargnés. Je veux plutôt croire que les puissances d'en haut tenaient à signifier par là que quiconque embrasse une foi dans l'espoir d'avantages matériels, et non pour les biens spirituels qu'elle peut apporter, fait un marché de dupe. À la distance où nous sommes d'eux, nous ignorons si ces biens spirituels furent ou non finalement allotés à Edwin et à ses liges.



Laissons là l'arrière-plan historique et les effets de cette séance mémorable ; reprenons ces quelques phrases du thane pour ce qu'elles peuvent encore nous donner. Tout d'abord, elles sont fort belles. La métaphore tirée de l'expérience courante semble contenir en soi toutes les violences et tout le rude confort des hivers du Nord. Ensuite et surtout, l'aveu d'ignorance du thane reste le nôtre, ou plutôt le resterait, si les philosophies, les techniques, toutes les structures que l'homme construit et dont il est le prisonnier, ne cachaient pas à l'immense majorité des hommes d'aujourd'hui qu'ils n'en savent pas plus long sur la vie et la mort que ce chef de clan plus ou moins barbare... *Adveniensque unus passarum domum citissime pervolavit, qui cum per unum ostium ingrediens, mox per aliud exierit.* La prose latine de Bède, si gauche, est pourtant trop classique encore pour cette pensée primitive, à la fois concrète et flottante, plus à l'aise dans l'âpre version du roi Alfred : *Cume an spearwa and braedlice thaet hus thurhfleo, cume thurh othre duru in, thurn othre ut gewite.* Mais ne tombons pas pour autant dans le lieu commun qui consisterait à opposer ce monde mental, qui prélude à mille ans de distance au sombre univers poétique du *Macbeth* de Shakespeare, à l'esprit gréco-latin supposé plus logique et moins embrumé de mystère. C'est affaire d'époque : un héros d'Homère, un lucumon étrusque eussent pu parler ainsi.

À serrer de plus près ce texte, qui nous plut d'abord pour sa seule beauté, nous nous apercevons que la pensée du thane va audacieusement à l'encontre d'habitudes d'esprit vénérables et qui durent encore. Ceux qui, comme Vigny, voient dans la vie

un espace lumineux entre deux ombres infinies se représentent volontiers ces deux zones obscures, celle d'avant et celle d'après, comme inertes, indifférenciées, sorte de néant-frontière. Chez les chrétiens, malgré leur foi en une immortalité béatifique ou infernale, l'après-mort (ils se soucient assez peu de l'avant-vie) est surtout sentie comme le lieu de l'éternel repos. *Invideo, quia quiescunt*, disait Luther contemplant des tombes. Pour ce barbare, au contraire, l'oiseau sort de l'ouragan et rentre dans la tempête ; ces rafales de pluie et de neige chassées par le vent dans la nuit druidique font penser au tourbillonnement des atomes, aux cyclones de formes des sutras hindoues. Entre ces deux orages monstrueux, le thane interprète le passage de l'oiseau dans la salle comme un moment de répit¹. Il nous surprend beaucoup. Le thane d'Edwin savait pourtant qu'un oiseau entré dans une maison des hommes tournoie éperdu, risque de se briser contre ces murs incompréhensibles, de se brûler à la flamme, ou d'être happé par les dogues allongés au bord du foyer. La vie, telle que nous la vivons, n'est pas un moment de répit.

Mais l'image de l'oiseau venu d'on ne sait où et reparti on ne sait où reste un bon symbole de l'inexplicable et court passage de l'homme sur la terre. On pourrait aller plus loin et faire de la salle assiégée par la neige et le vent, illuminée, pour un temps, au sein de la triste grisaille de l'hiver, un autre et également poignant symbole. Celui du cerveau, chambre éclairée, feu central, temporairement placé pour chacun de nous au milieu des choses, et sans quoi l'oiseau ni la tempête ne seraient ni imaginés ni perçus.

1976

1. *Spatio serenitatis.*

II

Sistine

GHERARDO PERINI

Le Maître m'a dit :

— Voici la borne au croisement des routes, à deux milles environ de la Porte du Peuple. Nous sommes déjà si loin de la Ville que ceux qui partent, chargés de souvenirs, en arrivant ici ont presque oublié Rome. Car la mémoire des hommes est pareille à ces voyageurs fatigués qui se débarrassent à chaque halte de quelques bagages inutiles. De sorte qu'ils arriveront les mains vides, nus, au lieu où ils doivent dormir, et qu'ils seront, au jour du grand réveil, comme des enfants qui ne savent rien d'hier. Gherardo, voici la borne. La poussière des routes blanchit les rares arbres qui sont dans la campagne comme les milliaires de Dieu ; il y a, près d'ici, un cyprès dont les racines sont découvertes, et qui a de la peine à vivre. Il y a aussi une auberge, où les gens vont boire. Je suppose que les femmes riches, surveillées, viennent ici les jours de semaine, pour se donner à leurs amants, et que, le dimanche, les familles d'ouvriers pauvres se font une fête d'y manger. Je suppose cela, Gherardo, parce que c'est partout la même chose.

Je n'irai pas plus loin, Gherardo. Je ne t'accompagnerai pas plus loin parce que le travail presse et que je suis un vieil homme. Je suis un vieil homme, Gherardo. Quelquefois, lorsque tu veux te montrer plus tendre que d'habitude, il t'arrive de m'appeler ton père. Mais je n'ai pas d'enfants. Je n'ai jamais rencontré une femme aussi belle que mes figures de pierre, une femme qui pût rester des heures immobile, sans parler, comme une chose nécessaire qui n'a pas besoin d'agir pour être, et vous fit oublier que le temps passe, puisqu'elle est toujours là. Une femme qui se laisse regarder sans sourire, ou sans rougir, parce qu'elle a compris que la beauté est quelque chose de grave. Les femmes de pierre sont plus chastes que les autres, et surtout plus fidèles, seulement, elles sont stériles. Il n'y a pas de fissure par où puisse s'introduire en elles le plaisir, la mort, ou le germe de l'enfant, et c'est pourquoi elles sont moins fragiles. Parfois, elles se brisent, et leur beauté tout entière reste contenue dans chaque fragment du marbre comme Dieu dans toutes les choses, mais rien d'étranger n'entre en elles pour faire éclater leur cœur. Les êtres imparfaits s'agitent, et s'accouplent pour se compléter, mais les choses purement belles sont solitaires comme la douleur de l'homme. Gherardo, je n'ai pas d'enfants. Et je sais bien que la plupart des hommes n'ont pas vraiment un fils : ils ont Tito, ou Caio, ou Pietro, et ce n'est pas la même joie. Si j'avais un fils, il ne ressemblerait pas à l'image que je m'en serais formée, avant qu'il existât. Ainsi, les statues que je fais sont différentes de celles que j'avais d'abord rêvées. Mais Dieu s'est réservé d'être consciemment créateur.

Si tu étais mon fils, Gherardo, je ne t'aimerais pas davantage, seulement, je n'aurais pas à me demander pourquoi. Toute ma vie, j'ai cherché les réponses à des questions, qui

peut-être n'ont pas de réponses, et je fouillais le marbre, comme si la vérité se fût trouvée au cœur des pierres, et j'étais des couleurs pour peindre des murailles, comme s'il s'agissait de plaquer des accords sur un trop grand silence. Car tout se tait, même notre âme, — ou bien, c'est nous qui n'entendons pas.

Ainsi, tu pars. Je ne suis plus assez jeune pour attacher d'importance à une séparation, fût-elle définitive. Je sais trop bien que les êtres que nous aimons, et qui nous aiment le mieux, nous quittent insensiblement à chaque instant qui passe. Et c'est de cette façon qu'ils se séparent d'eux-mêmes. Tu es assis sur cette borne, et tu te crois encore là, mais ton être, tourné vers l'avenir, n'adhère déjà plus à ce que fut ta vie, et ton absence a déjà commencé. Certes, je comprends que tout cela n'est qu'une illusion comme le reste, et que l'avenir n'est pas. Les hommes, qui inventèrent le temps, ont inventé ensuite l'éternité comme un contraste, mais la négation du temps est aussi vaine que lui. Il n'y a ni passé, ni futur, mais seulement une série de présents successifs, un chemin, perpétuellement détruit et continué, où nous avançons tous. Tu es assis, Gherardo, mais tes pieds se posent devant toi sur le sol avec une sorte d'inquiétude comme s'ils essayaient une route. Tu es vêtu de ces habits de notre siècle qui paraîtront hideux, ou simplement étranges, quand notre siècle sera passé, car les vêtements ne sont jamais que la caricature du corps. Je te vois nu. J'ai le don de voir, à travers le vêtement, le rayonnement du corps, et c'est de cette façon, je pense, que les saints voient les âmes. C'est un supplice, quand ils sont laids ; quand ils sont beaux, c'est un autre supplice. Tu es beau, de cette beauté fragile que la vie et le temps assiègent de toutes parts, et finiront par te prendre, mais en ce moment, elle est tienne, et tienne elle restera

MARGUERITE YOURCENAR

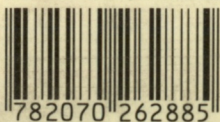
**Le Temps,
ce grand sculpteur**

Ce volume d'essais, où souvent l'intensité de la réflexion apporte à la phrase une force poétique, aborde les sujets les plus variés.

Sur quelques lignes de Bède le Vénérable montre d'une façon saisissante le moment où le christianisme arrive dans le nord de l'Angleterre. *Sixtine* est une méditation sur la vie, la beauté, à travers Michel-Ange et ses élèves. Suit une étude sur le *Ton et langage dans le roman historique*, avec, en appendice, les extraordinaires minutes de séances de torture subies par Campanella, en 1600. *Le Temps, ce grand sculpteur* parle du changement, de l'usure que les siècles apportent même aux statues. L'auteur médite *Sur un rêve de Dürer*, apporte des prolongements à l'étude d'Ivan Morris sur *La noblesse de l'échec*, étudie un cas de cruauté féminine, celui d'Elisabeth Bathory, et prend énergiquement la défense des animaux.

Une séquence sur les *Fêtes de l'an qui tourne*, une réflexion sur des jeunes qui se sont immolés par le feu, l'évocation d'un vieux traité cynégétique, une approche du tantrisme, l'érotisme du Moyen Age hindou : tels sont quelques-uns des sujets traités. Mais aussi l'Espagne du Sud dans *L'Andalousie ou les Hespérides*. Enfin, *Écrit dans un jardin*, calme méditation qui rejoint le poème, précède trois *Tombeaux* : ceux de Jeanne de Vietinghoff, de Jean Schlumberger, de Jacques Masui.

Autant de textes où sont mêlés volontairement le goût érudit du passé, la lutte pour des causes d'aujourd'hui, et la passion de l'art, inséparable d'une réflexion morale et sensible.



9 782070 262885



83-X

A 26288

ISBN 2-07-026288-X

Extrait de la publication